

Calixthe Beyala et Ken Bugul: deux écrivaines africaines engagées autrement**Faouzia Messast****Département de français****Université Badji Mokhtar-Annaba****Résumé**

En général, lorsqu'on parle de littérature féminine africaine engagée, on envisage a priori que cet engagement cible les domaines politique et social. Cependant, même si ces espaces sont le plus souvent l'enjeu de leurs dénonciations et revendications, les écrivaines africaines expriment parfois, à travers leurs écrits, un engagement plus personnel, intimiste. Sans pour autant verser dans une écriture purement autobiographique, elles trahissent leur souci de faire coïncider certaines de leurs conceptions avec celles de leurs personnages féminins. Ainsi, à travers leurs narratrices respectives, Calixthe Beyala dans "L'Homme qui m'offrait le ciel" et Ken Bugul dans "Riwan ou le chemin de sable" défendent deux postures totalement opposées, face aux contraintes de la société traditionnelle africaine: l'une de rejet, l'autre d'attraction.

Mots-clés: Afrique, deux écrivaines, engagement, cohérence, transgression.

Calixthe Beyala and Ken Bugul: another way of commitment for Calixthe Beyala and Ken Bugul, African women writers

Abstract

Usually, when we speak about committed feminine African literature, we consider at the very outset that this commitment targets the political and social fields. Nevertheless, even if these domains are most of the time the stake of their denunciations and claiming, the African women writers express at times, through their writing, a more personal commitment, an intimist one. Without lapsing into a purely autobiographical writing, they give away their concern to tally some of their conceptions with the ones of their feminine characters. Thus, through their respective narrators, Calixthe Beyala in "L'Homme qui m'offrait le ciel" and Ken Bugul in "Riwan ou le chemin de sable" defend two totally conflicting postures, facing the coercions of the traditional African society.

Key words: Africa, two women writers, commitment, coherence, transgression.

كاليكس باياله وكان بوقول: كاتبتان إفريقيتان ملتزمتان بكيفية أخرى

ملخص

عندما نتحدث عموماً عن الأدب النسوي الإفريقي الملتزم، نتصور أن هذا الالتزام يستهدف المجالات السياسية والاجتماعية. فإن كانت هذه المجالات رهانا لشجبهن ومطالبهن، فإن الكاتبات الإفريقيات يعبرن في بعض الأحيان في كتاباتهن عن التزام شخصي وحميمي جداً. ومن دون السقوط في كتابة محضة لسيرتهن الذاتية، فإنهن يفشين انشغالهن بمطابقة بعض من تصوراتهن مع تصورات شخصياتهن النسوية. يتجلى ذلك في رواية "L'Homme qui m'offrait le ciel" لكاليكس باياله، وفي رواية ريوان أو طريق الرمل لكان بوقول اللتين تدافعان عن موقفين متناقضين تماماً، في مواجهة قيود المجتمع الإفريقي التقليدي.

الكلمات المفتاحية: إفريقيا، كاتبتان، التزام، ترابط، انتهاك.

Introduction:

La littérature féminine d'Afrique subsaharienne n'a réellement émergé qu'à la fin des années 70, compte non tenu de certaines productions isolées. La raison la plus couramment avancée de cette absence de la scène littéraire est la pesanteur des traditions qui confinait les filles dans la sphère délimitée des obligations familiales, empêchant leur scolarisation. Cependant, dès leur prise de parole par l'écriture, les écrivaines africaines ont occupé une place importante dans le champ littéraire. Ecrire fut pour elles un enjeu majeur constituant le tremplin pour une liberté longtemps confisquée, celle du dire. Qu'ont-elles exprimé à travers ce droit au discours nouvellement acquis?

L'unité de signification la plus active dans leurs ouvrages est celle de l'engagement. Selon la définition du Petit Larousse 1990, l'engagement est: «*le fait de prendre parti et d'intervenir publiquement sur les problèmes politiques, sociaux etc., de son époque*». Celui qui s'engage se positionne donc par rapport à un fait, une situation, un événement de son temps et donne son opinion de manière manifeste. Cette posture fut, à différentes époques et en différents lieux, celle de nombreux écrivains qui ont concrétisé leur engagement politique ou social par leurs écrits, leurs paroles ou leurs faits et gestes quelles qu'aient pu en être les conséquences.

Cependant, l'idée que l'art n'est pas forcément voué au seul divertissement s'implante surtout au XXe siècle dans les esprits. Sartre en fait son cheval de bataille et théorise la notion d'engagement dans la littérature par le biais d'ouvrages célèbres tels *Situations II*, (1948) ou *Plaidoyer pour les intellectuels* (1972). L'idée maîtresse en est que l'écrivain ne peut demeurer indifférent aux problèmes de son temps et qu'il se doit de se positionner clairement. Les écrivains d'Afrique subsaharienne, masculins ou féminins, n'y ont pas failli. Comme l'affirme Lucien Goldman dans *Pour une sociologie du roman* (1964) ils ont pour obligation de dénoncer les nombreux problèmes dont souffre leur peuple.

Les écrits de Calixthe Beyala et de Ken Bugul, écrivaines respectivement camerounaise et Sénégalaise, dénoncent en effet souvent des dysfonctionnements politiques et sociaux dans leurs pays respectifs et se lisent le plus souvent comme des réquisitoires, aussi bien contre les pouvoirs abusifs des autorités que contre certains usages immémoriaux qui, selon elles, paralysent le progrès dans leur société. Mais un autre type d'engagement se dessine parfois à travers leurs ouvrages, tout à fait personnel, intimiste, qui se traduit dans leurs écrits non par la volonté sartrienne d'agir sur le lecteur mais par un désir de cohérence de soi à soi. Il est une sorte de lien qui fait coïncider leurs écrits avec leur façon de concevoir les choses de ce monde sans aucune hypocrisie. Cet engagement particulier les oblige moralement à s'exprimer sur des situations particulières où leurs propres valeurs s'avèrent différentes de celles généralement admises. Elles refusent la dissonance entre ce qu'elles pensent et ce qu'elles expriment.

Leur prise de position va alors se dire par le biais de la littérature, souvent par le glissement vers une narratrice fictive, transgressant un ordre établi dans un contexte donné, et justifiant parfaitement sa façon de penser et d'agir, comme si l'auteure signifiait que d'autres façons de voir sont tout aussi légitimes. Le «je» utilisé, pourtant admis tacitement dans toute lecture d'un roman comme celui de la fiction, devient un lieu d'ambiguïté où semblent se superposer parfois, la voix de la narratrice et celle de

l'auteure. Odile Cazenave n'écrit-elle pas au sujet du «je» narratif que chez les écrivaines africaines, il est:

« [la] voix également de l'auteure qui se retrouve face à elle-même»?⁽¹⁾

L'héroïne Calixthe Beyala dans *L'Homme qui m'offrait le ciel* et celle de Ken Bugul dans *Riwan ou le chemin de sable* illustrent ce type d'engagement: elles prennent chacune position, vis-à-vis de la société patriarcale africaine, par une attitude totalement différente et respectivement revendiquée.

I. L'adieu au chemin de sable:

Dans son roman, Calixthe Beyala nous offre une image totalement nouvelle de la femme africaine, par rapport aux écrits masculins antérieurs qui la montrent comme une épouse soumise, et une mère respectueuse des traditions ancestrales et des usages sociaux. Son personnage féminin a définitivement rejeté le carcan des traditions et mène à Paris une vie libre, en tout point semblable à celle des occidentales émancipées. Avec pour toile de fond son histoire d'amour avec un Blanc, Andela, héroïne de l'histoire, qui en est aussi la narratrice, fait une dénonciation systématique du mode de vie à l'Africaine, c'est-à-dire que chaque événement de son quotidien lui est une occasion de critiquer les abus de la société patriarcale et la mentalité de ses compatriotes qu'elle trouve arriérés dans l'observation de leurs coutumes d'un autre temps en particulier pour tout ce qui concerne la situation de la femme en famille et dans la société.

1) Une prise de parole revendicatrice:

Le lecteur apprend dès la première phrase du roman qu'Andela est écrivain, par une lettre de François, l'homme qu'elle aime, qui précise: «*Ecrire à une femme dont c'est le métier*» (p.7)

Cela est confirmé par la suite par Andela elle-même qui parle dès le début de sa «*vie d'écrivain*» (p.11).

Dans cet ouvrage, la prise de parole est donc doublement déployée dans l'écriture, car, par une sorte de mise en abyme, une romancière y raconte l'histoire d'une autre romancière. Deux femmes sont donc détentrices du pouvoir de dire: l'écrivaine et son personnage; comme si, parce qu'elle leur a été longtemps confisquée, la faculté de dire se devait d'être multipliée par les femmes africaines, chaque fois que possible.

Dans les sociétés traditionnelles, la prise de parole publique a longtemps été réservée aux hommes, et cette discrimination révolte Andela qui se demande:

«*Jusqu'à quand se perpétuera le silence des femmes?*» (p.26).

Calixthe Beyala et son personnage féminin dérogent donc au silence longtemps obligé et imposent une parole de femme qui ne laisse plus à autrui la prérogative de parler d'elle. Cette parole est généralement située dans le registre de la revendication, voire de la dénonciation comme le constate Irène Assiba d'Almeida dans un de ses articles sur les écrivaines africaines:

«*Leur prise d'écriture [...] loin d'être innocente est au contraire un acte de subversion*»⁽²⁾.

Le mot «*prise*» traduit bien chez les écrivaines, l'acte volontaire d'opposition à la mainmise masculine dans le domaine du discours, et celui de leur appropriation de l'écriture avec l'objectif d'être publiées et entendues. Le terme «*subversion*» convient à Calixthe Beyala, considérée par la presse française comme l'enfant terrible de la littérature contemporaine d'Afrique noire, parce que chez elle, la parole et l'écriture

sont le plus souvent rebelles et accusatrices, remettant sans cesse en question la suprématie masculine et la place de la femme dans la société traditionnelle.

Dans le roman cité ci-dessus, son héroïne, Andela, est présentée comme une femme de tête, qui choisit librement sa vie et affronte ses responsabilités personnelles tout en s'investissant dans la défense des droits des opprimés, et en dénonçant dans ses articles toute forme d'abus et d'injustices. Elle est présentée par l'auteur comme une intellectuelle à l'esprit critique, capable d'analyser des situations politiques et de porter un jugement sur la façon de voir masculine. Ainsi, assistant à une conférence sur l'Afrique, elle trouve que les intervenants parlent beaucoup mais ne proposent aucune solution, ce qui ne permet pas d'avancer et la pousse à faire cette réflexion: «*J'en avais assez de cette pénurie d'idées, de cette indigence de concept*» (p.30).

Les mots ne font pas peur à Andela; aussi expose-t-elle crument sa façon de voir à un des participants qui l'aborde et l'entreprend sur la sexualité. Elle sait que son discours libéré la fait considérer aux yeux des siens comme «*une traîtresse*» (p.32)

Cependant, elle n'en a cure. Pour elle, il est très important pour aller de l'avant et être efficace dans ses diverses activités, de pouvoir dire les choses sans se laisser «*manipuler dans [ses] pensées*» (p.31)

2) L'effacement de l'image du père:

Cette image de la femme forte et responsable est renforcée par le fait que l'homme, époux ou père, est totalement absent du récit.

Andela a une fille, mais ni elle ni Lou ne font la plus petite allusion au père de l'adolescente. Il n'apparaît à aucun moment dans le roman, comme s'il n'avait jamais existé. La double image de l'époux et du père est donc escamotée, avec ce qu'elle suppose de toute puissance car, en général, ils sont les pivots autour desquels gravitent les femmes et les enfants dans la famille africaine. Cet effacement de l'homme semble délibéré chez Andela comme pour souligner son peu d'importance dans son existence et dans celle de sa fille.

Odile Cazenave, professeur à l'Université de Boston et auteur d'ouvrages critiques sur la littérature féminine subsaharienne, constate en effet que souvent dans les romans de Calixthe Beyala:

«*Il n'y a plus d'homme dans ce qui apparaît un reste de famille, réduit à la mère et à la fille*»⁽³⁾.

Cette suppression affermit l'image de la mère présente et grandement impliquée dans l'éducation de fille. En effet, au fil des pages, on voit Andela veiller à la santé et à la sécurité de sa fille, s'occuper de ses études, de ses fréquentations, de sa façon de s'habiller et de se comporter. Elle ne recourt aux conseils d'aucun homme pour exercer son autorité sur son enfant, et prend seule les décisions qui la concernent. De même, lorsqu'elle évoque ses propres parents, Andela fait allusion à sa mère et à sa grand-mère mais à aucun moment elle ne parle de son père.

Calixthe Beyala est connue pour pulvériser dans ses écrits l'image masculine et surtout celle du père traditionnel. Jacques Chevrier écrit à ce sujet:

«*Tous ses romans, sans exception, sont donc autant de déclaration de guerre contre le patriarcat*»⁽⁴⁾.

Par ailleurs, contrairement aux habitants d'Afrique noire qui continuent à vivre de manière traditionnelle, cultivant fortement les liens parentaux comme le faisaient leurs ancêtres, son personnage d'Andela semble vivre en dehors de toute attache familiale.

Elle ne parle pas des siens, en dehors d'une allusion accusatrice à leur rencontre, critiquant leur hâte intéressée à la marier pour profiter de l'événement à divers niveaux.

Il y a ainsi dans ce roman la disparition d'un des repères classiques de la société africaine, celui de la cellule familiale, souvent ressentie par les personnages féminins de Beyala comme un lieu d'aliénation qui les enferme dans une conduite dictée, où l'obéissance aux aînés, et particulièrement aux hommes, est de rigueur.

3) Le libre choix d'un mode de vie différent:

La façon de vivre d'Andela n'est en rien conforme à la tradition. Elle le précise dès les premières pages:

«J'appartenais à une génération de femmes qui avaient un métier. J'étais capable d'élever seule mes enfants, de discuter dans l'assemblée des hommes, d'y revendiquer une place et de l'obtenir» (p.12).

Elle a fait des études, et a choisi un métier qui lui plaît et la rend financièrement autonome. Sa vie sociale est riche puisqu'elle voyage, donne des conférences, s'investit dans des causes de son choix et partage des moments privilégiés de détente, de rires et d'échanges avec des amies. Choses impensable en milieu traditionnel africain, elle est très attachée également à des amis masculins, tels Frédéric et Manu qu'elle évoque, parlant pour le premier de *«la solidité de leur amitié»* (p.14) et qualifiant le second de *«bonheur d'ami»* (p.14).

Dans la société africaine traditionnelle, le mariage d'une fille est considéré comme l'acte essentiel de son existence. Rien d'autre n'est plus important pour elle que de se marier et d'avoir des enfants. Depuis sa naissance, elle est élevée dans le culte de la virginité et préservée dans cet état uniquement en vue d'arriver pure à ses noces pour faire honneur à son époux et à sa famille.

Or, pour Andela, contrairement à la coutume, le mariage n'est pas une priorité, ni une obligation dans la vie d'une femme. Mère célibataire, elle vit seule avec sa fille et cela ne lui paraît pas anormal. Lorsqu'un jour ses frères viennent lui rendre visite et lui proposent un très bon parti, beau, jeune et riche, l'idéal pour une jeune fille voulant se marier, ils s'attendent sûrement à sa reconnaissance pour leur désir manifeste de la «caser», lui procurant ainsi, selon eux, un statut de femme honorable. Or, Andela les met à la porte, le mariage n'étant pour elle qu'un asservissement.

Cependant, son refus de cette institution ne la confine pas dans la chasteté. Elle a un amant, François Akerman, avec lequel elle vit une histoire d'amour passionné. Il est marié, ce qui n'empêche pas Andela d'afficher publiquement cette liaison, sortant et voyageant avec lui, car, lui a-t-elle précisé:

«Je ne suis pas une femme que l'on cache» (p.54).

Ses frères n'apprécient pas qu'elle bafoue ainsi les traditions et lui ordonnent de rompre au moins avec ce Blanc, à défaut d'accepter leur proposition. Dans les sociétés traditionnelles, le comportement d'une femme rejaillissant sur toute sa famille, elle doit veiller à ne pas apporter le déshonneur chez les siens. Mais Andela rejette résolument le schéma commun et, en femme libre, rétorque à ses frères qu'ils n'ont aucun droit de s'ingérer dans la manière dont elle mène son existence:

«Ma vie privée est mon domaine réservé [...] Je vous interdis de vous en mêler» (p.102).

Cette attitude transgresse les usages établis, car habituellement en Afrique, les femmes s'effacent devant les hommes, et se soumettent à leurs décisions. Andela refuse de s'ajuster à :

« [l'] image de la sœur africaine qui obéit à ses frères » (p.102).

Elle est totalement indépendante, et rebelle à toute forme de dirigisme dans sa vie.

4) La réappropriation du corps féminin :

Dans l'Afrique traditionnelle, la femme ne dispose même pas de son corps. Dès l'enfance, le corps féminin est mutilé par l'excision, humilié par de fréquentes vérifications de sa virginité, puis livré ensuite, à peine formé, à un époux choisi par le père, ou à défaut, par n'importe quel élément mâle de la famille. Le corps des femmes est donc le lieu de leur aliénation : estropié par de douloureuses pratiques ancestrales, caché honteusement, échangé contre des biens matériels lors d'un mariage, puis exploité pour le plaisir masculin.

Andela n'a pas accepté cette dépossession de son propre corps : elle s'est dégagée des entraves de la tradition. Non seulement elle vit librement à Paris, en dehors des us et coutumes de sa communauté d'origine, mais elle s'est octroyé le droit au désir et au plaisir. Pour une femme, ces deux sensations étaient taboues, voire même interdites, comme le souligne Odile Cazenave, au sujet des textes publiés avant les années 80 :

« Jamais cependant le texte n'aborde-t-il de front la question du désir féminin et de la sexualité féminine »⁽⁵⁾.

Or, avec le personnage d'Andela, Calixthe Beyala brise les repères habituels. Par exemple, dans sa relation avec François, la jeune femme a parlé de désir avant de parler d'amour, c'est-à-dire que dès sa première sortie avec cet homme qu'elle venait de rencontrer, elle avoue avoir ressenti pour lui une attirance purement physique. Il était impensable dans la société africaine qu'une femme fasse ainsi étalage de ses pulsions sexuelles. Beyala semble affirmer par là une égalité des hommes et des femmes devant le désir charnel. Son héroïne a d'ailleurs pris l'initiative du premier rapport charnel, revendiquant sa satisfaction d'une manière quasi animale, avec des évocations osées et une crudité de langage inhabituelle chez les personnages féminins de la littérature africaine. Chez Andela, assumer sa sexualité est une façon de se libérer des interdits masculins, et oser dire le corps, c'est déjà pour elle se le réapproprier.

La façon de penser et de vivre de la narratrice la situe dans un rejet total du mode de vie traditionnel africain. Ce manquement délibéré, clairement marqué aussi bien au niveau du « dire » que du « faire », lui a été nécessaire pour se sentir épanouie. En effet, Andela affirme qu'ainsi, elle se sent :

« différente des autres, puissante » (p.42).

En empruntant dans le titre du roman déjà cité de Ken Bugul, ce symbole du retour aux origines, nous pouvons dire qu'Andela a dit adieu au « chemin de sable » reliant jadis les cases africaines, et sur lequel se croisaient les femmes traditionnelles lors de leurs occupations quotidiennes.

II. Le retour au chemin de sable :

Pour notre seconde héroïne, la narratrice du roman de Ken Bugul, *Riwan ou le chemin de sable*, l'abandon des traditions africaines et la vie libre en Europe n'ont pas apporté autant de satisfactions qu'à Andela, et le bilan qu'elle en fait est loin d'être aussi positif. Aussi, dans ce roman, les positions affichées face au mode de vie

ancestral, sont-elles différentes de celles mises en évidence dans l'ouvrage de Calixthe Beyala.

1) Un exil salvateur?

Adolescente, la narratrice qui n'est jamais nommée, s'était déjà tracé un plan de vie qui n'avait rien à voir avec le mode de vie féminin traditionnel en Afrique. Elle écrit:

«je ne songeai qu'à mon émancipation. Je voulais être une femme bardée de diplômes de qui épouserait un homme bardé de diplômes des de l'école occidentale.[...] je n'avais pas envie de faire des projets de mariage avec quelqu'un de mon village» (pp.39-40).

Elle a très vite compris que ses projets ne pourraient se réaliser qu'à condition d'être instruite dans l'école de l'Autre, (c'est-à-dire le colonisateur) et dans sa langue, ce qui était déjà, elle l'a compris par la suite, une première forme d'exil par rapport à la culture de son milieu et à ses racines. Pour contenter son désir d'une vie différente, elle est donc partie de son village pour aller étudier en ville, dans des *«centres d'éducation étrangère»* (p.115). Subissant la fascination de l'Occident, synonyme de nouveauté, de modernisme, et de liberté, elle trouvait repoussant tout ce qui appartenait à son milieu originel et rêvait d'une existence à l'occidentale, seule garante pour elle d'une vie intéressante et épanouissante. Englobant dans un même mépris les habitants de son village et ceux de tout le continent africain, elle a fini par quitter l'Afrique pour l'Europe. Elle a cédé par là au *«mythe de l'Europe pour la jeunesse africaine qui se perd dans des valeurs importées»*⁽⁶⁾

Loin de l'Afrique, elle a noué des amitiés avec des étrangers, tels Sébastien qui l'a invité à assister à son mariage en Pologne, Rolefe, un pianiste avec lequel elle a partagé des moments de *«tendre complicité»* (p.112), ou Lazaro un artiste grec chez qui elle a séjourné à Athènes. Elle a même fréquenté des gens du grand monde, puisqu'elle évoque: *«Une amie de la haute société [...] dont le mari devait être Premier ministre»* (p.181).

Elle a donc voyagé, rencontré des gens, connu autre chose que l'horizon limité de son village natal. Elle s'est intéressée à des choses différentes de celles qui faisaient le quotidien de ses compatriotes féminines, se passionnant par exemple à un moment pour la cause des femmes. Elle s'est imprégnée de culture européenne comme le montrent les allusions à Jacques Brel, Descartes, Verdi, Tchaikovsky, Bach et les expressions anglaises qui émaillent son récit.

La narratrice du roman a donc vu ses souhaits de départ et de liberté se réaliser. En a-t-elle été heureuse pour autant? L'existence en Europe et l'imitation du mode de penser et de vivre des occidentales ont-elles vraiment comblé ses aspirations?

Les pensées amères qu'elle transcrit dans un passage où elle fait un bilan de sa vie passée nous indiquent clairement qu'il n'en est rien:

«J'avais honte de n'avoir pas voulu appartenir à une société, à des valeurs, à des références, à des repères. J'étais là comme une poupée brisée, abandonnée dans une poubelle, un soir, dans une rue déserte» (p.154).

Si l'on en croit ces propos désabusés, le genre de vie qu'elle a pourtant délibérément choisi ne lui a apporté que souffrances et désillusions. Le mirage de l'Occident est donc dénoncé par une narratrice qui tient à rendre compte de son évolution mentale à ce sujet.

2) Une amère prise de conscience:

Tout d'abord, le fait qu'elle ait fini par retourner vivre dans son pays signifie que ses projets d'une existence meilleure à l'étranger ont échoué. En effet, ce n'est pas le retour triomphal de ceux qui ont bien réussi à l'étranger. Elle constate tristement :

«J'étais [...] la seule qui était partie au loin et n'avait rien ramené. Ni malles remplies de trésors, [...] ni mari ni enfant» (p.162).

Elle revient donc tête basse, méprisée par les siens, et sa réinsertion parmi eux est difficile. Au début du roman, elle est désorientée c'est pourquoi elle rend visite à un Sérigne, sorte de guide religieux, de Marabout que les gens viennent quotidiennement voir, parfois de très loin, pour prendre conseil de lui ou demander sa bénédiction. Venue très tôt, elle a attendu au milieu de la foule qui se pressait là, certains patientant depuis la veille devant le portail du saint homme. C'est sa deuxième tentative pour le rencontrer, ce qui laisse supposer qu'elle a vraiment besoin d'une aide psychologique.

Elle est attirée par l'accueil cordial de l'homme, sa gaité et surtout sa grande culture:

«Je l'écoutais, surprise par l'étendue de ses connaissances et fascinée par ses propos» (p.16).

Victime de ses préjugés, elle n'imaginait pas trouver dans son pays quelqu'un de si intéressant. Par la suite, continuant à le voir, elle le trouve intelligent et ouvert. Elle découvre l'échange authentique et réalise que jusque là, ses relations qu'elle croyait si enrichissantes avec les autres, à l'étranger, avaient été basées sur le mensonge et n'étaient qu'un:

«bavardage mondain pour se faire accepter et aimer.[...] Des mots. Rien que des mots» (p.185).

Elle comprend d'autre part qu'elle a rejeté ses congénères et choisi de partir, à cause de ce qu'on lui a appris à l'école «des Autres», lui présentant les siens comme des sauvages au comportement bestial, qu'il ne fallait pas imiter, comme l'explique ce passage:

«A l'école, on m'avait appris à considérer les hommes de mon village comme des sauvages, des gens qui ne connaissaient pas les bonnes manières, faisaient l'amour avec brutalité, ne respectaient pas la femme et s'accouplaient à tort et à travers. De véritables brutes qui passaient leur temps à s'entretuer, mangeaient de la chair humaine et offraient leurs premiers enfants en sacrifice à des dieux incertains» (p.39).

A présent elle comprend l'objectif de ces dénigrement: c'est la démarche classique du colonisateur pour dépouiller les indigènes de tout ce qui se rapporte à leur culture, pour la détruire et imposer la sienne. Religion, croyances, usages ancestraux, façon de se vêtir, de se nourrir, de parler des colonisés sont alors dévalorisés, ridiculisés et finalement, le plus souvent, interdits.

Elle voit que l'éducation européenne, si importante jadis à ses yeux, et qu'elle a voulu acquérir à tout prix, a creusé un fossé entre elle et les siens, sans aucun bénéfice. En effet, ne vivant pas en harmonie avec ses origines, elle ne pouvait s'épanouir, ainsi qu'en témoignent ces propos pleins d'amertume:

«Comme je regrettais d'avoir voulu être autre chose,[...], d'avoir été entraînée, influencée, trompée, d'avoir joué le numéro de la femme émancipée, soi-disant moderne, d'avoir voulu y croire, d'être passée à côté des choses, d'avoir raté une vie, peut-être» (p.111).

Elle en arrive à dire que ceux qui étaient partis devraient tous comme elle revenir au pays, Elle a compris en fait que cette société qu'elle a dénigrée et fuie, était indispensable à son épanouissement. Elle sait maintenant qu'avoir voulu vivre sans se conformer à ses règles, sans suivre ses traditions, sans respecter les alliances et les protections qu'elle lui apportait, n'était qu'une façon de se suicider mentalement, socialement et culturellement.

3) La polygamie librement choisie:

La polygamie fut dénoncée pour la première fois dans la littérature africaine par l'écrivaine Mariama Bâ dans *Une si longue lettre*⁽⁷⁾. Auparavant, ce thème était occulté ou présenté d'un point de vue masculin. En milieu traditionnel, les femmes africaines étaient soit convaincues des bienfaits de la polygamie soit s'étaient résignées à l'accepter. Des auteurs comme Mongo Beti, Ferdinand Oyono, Ahmadou Kourouma et particulièrement Sembene Ousmane ont montré le côté périmé de cette institution, mais c'est une femme, Mariama Bâ, qui la première a souligné les problèmes et les souffrances causées par la polygamie.

Dans cet ouvrage, l'auteure racontait son humiliation, sa peine et son refus de partager son époux avec une femme bien plus jeune qu'elle, amie de sa fille. On imagine qu'aucune épouse ne se soumet de bon cœur à cette tradition. Pourtant, curieusement, la narratrice de Ken Bugul qui aspirait à sa liberté, accepte un jour cette situation de son plein gré.

Au début, elle allait voir le Sérigne parce qu'il lui apportait du réconfort. Puis, au fil de leurs rencontres, une grande amitié est née entre elle et cet homme qui l'intéressait non seulement intellectuellement de par ses connaissances, mais humainement parce qu'il savait écouter. Ces moments passés en sa compagnie lui apportaient un équilibre et une sérénité d'autant plus appréciés qu'elle ne les avait jamais connus au cours de sa vie jusque là assez désordonnée.

Lorsque le Sérigne lui a demandé de l'épouser, il était beaucoup plus âgé qu'elle, et il avait déjà vingt sept femmes, mais elle a accepté. Comment celle que révoltaient les traditions de son pays, a-t-elle pu accepter d'épouser quelqu'un qui avait déjà tant de femmes? Après avoir mené une vie si libre, vécu à sa guise avec d'autres hommes, comment a-t-elle pu se faire à une existence quasi cloîtrée, au milieu de toutes les autres femmes avec lesquelles elle devait partager l'affection et le désir de son époux?

La narratrice explique qu'autrefois elle avait intégré le schéma du couple occidental, pensant qu':« *Une femme moderne devait être dans un ménage monogamique, absolument*» (p.154).

Elle avait fait siens les codes de la femme évoluée, qui imposaient certaines libertés dans la vie du couple, comme par exemple ne pas forcément partager le moindre moment de loisirs, ne pas avoir les mêmes amis, ni toujours rendre compte à l'autre de ses moindres faits et gestes. Elle avoue cependant que cela ne l'a pas empêchée d'éprouver de la jalousie et de la souffrance lorsque qu'elle voyait l'homme qui partageait sa vie, parler ou rire avec d'autres femmes. Au contraire, dans sa vie présente, les femmes parées et parfumées qui s'approchent du Sérigne ne la dérangent pas. En fait, elle se plaît dans la compagnie de ses coépouses, parce que leur fréquentation lui a beaucoup appris, et précise:

«*Ce monde de femmes me plaisait beaucoup et j'avais de plus en plus envie de rester avec elles. Elles m'apprenaient les secrets de la sérénité par leurs réactions*

face aux événements quotidiens qui se passaient autour d'elles. Partager une partie de ma vie valait mille leçons de yoga ou de méditation transcendantale» (p.178).

La narratrice insiste à plusieurs reprises sur le bien-être et la quiétude que lui apporte son nouveau mode de vie. D'une part, il y a ces femmes qui l'ont acceptée parmi elles, et avec lesquelles elle passe des moments agréables, consacrés soit à la détente avec danses, rires et plaisanteries, soit à des discussions sérieuses sur l'éducation des jeunes, le coût de la vie ou la politique. D'autre part, elle vit avec un homme qu'elle aime et respecte, plein de charme et de sagesse, ayant pour elle de la tendresse et de l'attachement, et avec lequel elle découvre le plaisir physique qu'elle simulait jadis dans des étreintes décevantes comme le souligne le passage suivant:

« Les moments que je passais avec le Sérigne étaient toujours voluptueux [...] Ma sensualité se développait. Je n'avais jamais connu de telles sensations » (pp.168-169).

Même lorsqu'il prend une autre épouse beaucoup plus jeune qu'elle, après un moment d'étonnement et de désarroi, elle décide non de se résigner à supporter la situation avec fatalité, mais de la saisir comme une occasion de se dépasser, d'acquérir plus de sagesse. Elle insiste sur le fait que la polygamie installait un rituel salubre pour qui en acquerrait la philosophie en l'expliquant ainsi:

«La femme qui attendait son tour prenait son temps libre pour elle-même, son travail, ses passions, rendait visite à ses parents, à ses amies, demandait des conseils, en donnait, apprenait un métier, rangeait son linge, sa chambre, s'apprêtait» (p.199).

En anticipant le moment où son tour allait venir, une femme s'occupait d'elle-même, veillait à demeurer coquette et attirante, faisait des visites à sa famille et à ses amies, au lieu de sombrer comme dans les sociétés modernes dans:

«les rituels d'injection de calmant, de prise de comprimés antidépresseurs, souvent inutiles et dangereux parce qu'ils pouvaient régler le problème en vous envoyant dans l'au-delà» (p.204).

La narratrice a donc définitivement tourné le dos à ses anciennes façons de considérer ses priorités. Elle est revenue à la manière de vivre traditionnelle africaine qui la rend heureuse en lui apportant stabilité et tranquillité. Elle dit s'être épanouie et avoir retrouvé santé et beauté. Maintenant, c'est le mode de vie moderne qu'elle rejette car:

«Ces théories de liberté, d'émancipation, désintégraient les relations, parce qu'elles détruisaient la tendresse» (p.146).

Conclusion

Dans ces deux ouvrages d'auteures contemporaines, nous sommes en présence de deux attitudes radicalement opposées devant l'existence. Chez Calixthe Beyala le personnage féminin rejette sans regret tout ce qui appartient aux traditions africaines et aux façons de vivre d'autrefois. Andela est résolument moderne et a définitivement adopté un *modus vivendi* européen qui la satisfait et correspond à ce qu'elle a envie d'être, à ses aspirations. Chez Ken Bugul au contraire, la narratrice ayant connu à l'étranger une existence libérée de toute contrainte, se rend compte qu'en revenant dans son village natal et en se conformant à ses us et coutumes, elle a trouvé la plénitude et l'équilibre recherchés vainement ailleurs,

L'engagement chez ces deux écrivaines se traduit par l'écriture d'une vérité autre que celle imposée par le schéma socioculturel dominant à un moment donné: celui de

l'Afrique traditionnelle ou celui de l'Afrique moderne. Chacune des narratrices fait, par intégrité morale, un choix difficile parce qu'à contre courant de ce qui est exigé par l'un ou l'autre de ces deux mondes antagonistes. Par souci de cohérence avec elle-même, l'une doit s'éloigner du chemin de sable pour trouver des voies plus larges, condition de son épanouissement, malgré les critiques des siens demeurés traditionnels; l'autre, après avoir connu les grandes avenues du modernisme, revient au petit chemin de sable, même si son choix est décrié par une société féminine en évolution, parce qu'elle a compris que remettre ses pas dans des empreintes séculaires lui apporterait la sérénité.

Références:

- 1- Cazenave O. «40 ans d'écriture au féminin », Notre librairie, janvier-mars 2009, n°172 p.13
- 2- Almeida I. «Nouvelles écritures féminines. La parole aux femmes», Notre Librairie, avril-juin 1994, n° 117 pp.50-51.
- 3- Cazenave O. *Femmes rebelles, Naissance d'un nouveau roman africain au féminin*. Coll. Critiques littéraires, L'Harmattan, 1996, p. 165.
- 4- Chevrier J. *Littérature d'Afrique noire de langue française*, Nathan Université, p.62.
- 5- Cazenave O. opus déjà cité *Femmes rebelles...*p.197.
- 6- Herzberger-Fofana P. *Littérature féminine francophone d'Afrique noire*, Paris, L'harmattan 1993 p.139.
- 7- Bâ M. *Une si longue lettre*, Nouvelles éditions africaines, Dakar, 1979.

Bibliographie:

Romans analysés:

- Beyala C. *L'Homme qui m'offrait le ciel*, éditions Albin Michel, 2007.
- Bugul K. *Riwan ou le chemin de sable*, Editons Présence Africaine, 1999.

Ouvrages critiques:

- Jean Paul Sartre, *Situations, II Qu'est-ce que la littérature*, Gallimard, 1948.
- Plaidoyer pour les intellectuels*, Gallimard, 1972.
- Lucien Goldman, *Pour une sociologie du roman*, Paris, Gallimard, 1964.
- Odile Cazenave, *Femmes rebelles. Naissance d'un nouveau roman africain au féminin*, Coll. Critiques littéraires, L'Harmattan, 1996.
- Denise Brahimi et Anne Trévarthen, *Les femmes dans la littérature africaine*, Khartala, 1998.
- Pierrette Herzberger-Fofana, *Littérature féminine francophone d'Afrique noire*, l'Harmattan 2000.
- Denise Coussy, *La littérature africaine moderne au Sud du Sahara*, Paris, 2000.
- Lilyan Kasteloot, *Histoire de la littérature négro-africaine*, Karthala, Paris, 2001.

Revues :

- L'engagement au féminin*, Notre Librairie, n°172 janvier-mars 2009.
- L'engagement de l'écrivain africain*, Africultures n°59 avril-juin 2004.